

Chapitre IV - Le nombre et l'œuvre. Vitruve, Sénèque.

- Mireille COURRÉNT (Université de Perpignan) : « La construction du savoir par la confrontation interdisciplinaire : l'imaginaire vitruvien. » 123
- Louis CALLEBAT (Université de Caen) : « *Fabrica et ratiocinatio* dans le *De Architectura* de Vitruve » 145
- Mireille ARMISEN-MARCHETTI (Université de Toulouse) : « L'imaginaire analogique et la constitution du savoir dans les *Quaestiones Naturales* de Sénèque. » 155

INTRODUCTION

Joël THOMAS
(Université de Perpignan)

LES problèmes posés par la construction du savoir gréco-romain sont passionnants à plus d'un titre.

Le premier centre d'intérêt passe par une perspective historique : en suivant la genèse de l'acquisition des connaissances, son organisation, sa transmission, nous découvrons un monde gréco-romain en chantier, en construction et en recherche de son identité. L'apport de dix spécialistes reconnus dans le monde de la recherche sur l'épistémologie antique contribue à notre connaissance scientifique des Grecs et des Romains, dans un secteur du savoir où les hommes de l'Antiquité ont été eux aussi, en leur temps, et avec leur style propre, sur les chemins de la connaissance. Et cela ne s'est pas fait simplement. Nous avons tendance à considérer l'impressionnante somme du savoir exploré par l'Antiquité (sciences naturelles, philosophie, architecture, médecine, littérature, arts libéraux) comme un bloc unitaire et cohérent. Il l'est sans doute à sa manière, mais il n'est pas sorti tout armé du crâne de Zeus ; c'est aussi une lente et patiente construction, organisée dans la durée, et faite de tâtonnements, d'erreurs, de réajustements. De ce fait, c'est toute une *sympathie* que ressent le chercheur quand il cherche à appréhender ces processus de construction du savoir : derrière les théories et les disciplines, il y a des hommes, avec leurs fulgurances et leurs tâtonnements, leurs goûts et leurs dégoûts, leurs discours originaux et leurs préjugés, leurs points forts et leurs limites, leurs traits de génie et leurs erreurs, leurs rêves et

leurs désillusions. La construction de ce paysage épistémologique passe aussi par une relation humaine.

Si l'on s'intéresse aux dynamismes organisateurs qui président à l'élaboration de ce savoir, les méthodologies de l'imaginaire¹ (en prenant le mot « imaginaire » au sens de : ensemble de ces dynamismes organisateurs, intégrant ce que nous désignons par la faculté d'imagination, mais ne se limitant pas à elle, et se ramenant plutôt aux concepts de « raison contradictoire », ou de « raison ouverte » tels que l'épistémologie contemporaine peut les concevoir²) peuvent nous apporter des angles d'éclairage originaux et heuristiques. Elles mettent en évidence certaines constantes de l'univers imaginaire de réception dans l'Antiquité ; en particulier une polarisation de couples d'opposés, et une relecture simultanée de ces polarités dans un contexte organisationnel qui fait apparaître leurs complémentarités. Pour reprendre une terminologie rendue désormais classique par les travaux de Gilbert Durand, le cosmos est donc perçu comme relation entre des structures verticalisées de type héroïque, diurne, ordonné, et des structures de type nocturne, « mystique » et fusionnelles, le tout construit en un tissage associant ces mêmes différences de potentiel.

La mythologie nous le dit d'une autre façon, dans un discours poétique qui, à bien y regarder, n'est pas si différent, dans ses principes d'organisation, du discours scientifique. Il est intéressant de constater que le dieu de la médecine Asklépios, lui-même fils d'Apollon, a deux filles, Hygie et Panacée, et un fils, Machaon. Elles soignent par les plantes, c'est-à-dire qu'elles établissent une collaboration entre l'homme et la nature ; une restauration des équilibres physiologiques par la douceur ; quant à Machaon, le chirurgien de l'*Iliade*, il tranche, il porte le fer, pour guérir, là aussi. Car dans les deux cas, il s'agit de protéger et restaurer la santé, de perpétuer la vie : de même, les fermiers des *Géorgiques* émondent,

1 Cf. J. Thomas (dir.), *Introduction aux méthodologies de l'imaginaire*, Paris, Ellipses, 1998.

2 Cf. J.-J. Wunenburger, *La raison contradictoire*, Paris, Albin-Michel, 1990 ; *Philosophie des images*, Paris, P.U.F., 1997.

coupent, et aussi tuteurent, protègent : la civilisation, la construction d'un savoir technique ont besoin de ces deux approches contrastées, elles ne peuvent pas faire l'économie de l'une d'elles, sous peine de se déséquilibrer.

Un épisode de l'*Odyssée* retrouve les mêmes composantes contrastées, mais comme un avertissement cette fois, et sous forme d'un danger potentiel : forces de mort et non plus forces de vie, Charybde et Scylla apparaissent comme deux formes de menace, également mortifères, qui résument à elles seules les deux grands types de danger qu'Ulysse aura à affronter dans l'*Odyssée*, et, derrière eux, les deux régimes d'imaginaire, pour parler comme Gilbert Durand³, que le voyageur trouve dans le cosmos.

Scylla, ce monstre qui déchire de ses griffes les voyageurs, évoque le danger d'une mort par mise en pièce, et le phantasme de la déchirure, de la séparation, de l'opposition. Au delà de cette lecture négative, nous trouvons tout le régime schizoïde, dit héroïque, ou diurne, celui qui oppose et sépare.

À l'inverse, Charybde est un énorme aspirateur qui avale tout ce qui passe à proximité. À travers ce monstre, c'est un autre type de mort, tout aussi redouté par le héros, qui est évoqué : la mort par avalage, autant dire par noyade, celle qui fait perdre l'identité du voyageur, en le renvoyant à un anonymat confusionnel et élémentaire. Derrière ce fantasme, on aura reconnu un autre régime d'imaginaire : toute la constellation d'images que G. Durand regroupe autour de la notion de « nocturne mystique », et dont la fonctionnalité est fusionnelle, « digestive » (de même que Charybde avale ses proies), et donc inverse de celle de Scylla (qui déchire ses victimes).

À travers ces deux monstres, et au début du voyage d'Ulysse, nous avons, comme un *exemplum*, le résumé des deux visages que prendra le monde à traverser : polarisation à la fois dangereuse et nécessaire, sur laquelle va se construire le voyage d'Ulysse, comme

3 Cf. G. Durand, *Structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Dunod, 1992 (11^e éd.), 550 p.

métaphore de la vie. Car entre Charybde et Scylla, il y a la trajectoire du navigateur en train de se tisser, son aptitude à la « cybernétique », en se souvenant que *cybernê*, c'est le gouvernail, et que toute la *mêtis* d'Ulysse consiste à trouver la marche oscillante, contournante, « rusée », qui lui permet de progresser entre les mondes qui lui résistent⁴. Car Ulysse est, avant tout, un pilote : celui qui crée de l'organisation à partir d'une logique d'antagonismes, et en fonction d'oppositions polaires prises comme moteurs d'un dynamisme constructeur, et dépassées dans des complémentarités. En ceci, sa démarche, qui oppose et associe à la fois, n'est pas fondamentalement différente de celle des hommes de science de l'Antiquité. L'homme de science et de savoir, lui aussi, fraie ses chemins et ses pistes avec l'outil de la *mêtis* qui, dans sa complexité ambiguë, et bien au delà du stéréotype habituel de la « clarté », représente peut-être l'essence du « miracle grec ».

C'est là où tout un travail de recherche est à faire pour mettre en évidence certaines structures unitaires dans les modes de représentation de la pensée antique. En particulier, nous sommes frappés par la capacité d'un élément à s'inscrire dans différents niveaux de structure, pour prendre tout son sens. Par un effet de mise en abyme, une mosaïque ne se comprend que par l'ensemble des relations qui s'établissent entre le motif qu'elle représente, la place de ce motif par rapport aux autres représentations du mur, la relation de ce mur à la pièce où il se trouve, en enfin la place de la pièce dans l'architecture symbolique de la maison. Ainsi, la mosaïque fait sens à plusieurs niveaux, dans la perspective élargie de l'ensemble de la *domus* considérée comme système symbolique cohérent, et donc comme une forme de complexité. De même, sur un plan littéraire, il y a toute une architecture savante qui régit, par exemple, l'œuvre de Virgile. Chaque mot a une charge de sens à au moins quatre niveaux :

⁴ Sur ce point, cf. le livre classique de M. Détiéne et J.-P. Vernant, *Les ruses de l'intelligence. La mêtis des Grecs*, Paris, Flammarion, 1974.

- 1- En tant que mot : il a été choisi pour ses sonorités, sa musique personnelle, comme une sorte de joyau irremplaçable et unique.
- 2- D'autre part, il s'intègre dans la ligne mélodique du vers et, là aussi, il tient une place unique par rapport aux autres éléments constitutifs du vers, régis par cette musique savante, aux lois extraordinairement exigeantes, qu'est l'agencement de la métrique.
- 3- En prenant encore du champ, ce mot, placé dans le vers, s'inscrit dans la structure du poème, toujours très savante chez Virgile, par exemple dans les mouvements crescendo et decrescendo de strophe en strophe, et les lois subtiles du champ amébé et de son alternance rythmée.
- 4- Enfin, il a sa place dans l'ensemble du recueil, qui obéit lui-même à une architecture complexe, souvent déterminée par une vision du monde qui se relie à un savoir plus global : les mathématiques pythagoriciennes, ou l'astronomie, sans lesquelles on ne comprendrait pas vraiment les dix poèmes des *Bucoliques*, les quatre livres des *Géorgiques*, ou les douze chants de l'*Énéide*.

Le savoir antique se construit donc selon des lois qui l'apparentent à une forme de symphonie : cela a été souligné à plusieurs reprises par les intervenants de ce colloque, mais il est sans doute utile d'insister sur la parenté entre ces formes de savoir « scientifique » et une relation plus globale à la connaissance, incluant les processus relevant de la création artistique. Il y a là, pour les chercheurs, une autre stratégie d'approche qui pourra être l'objet de travaux ultérieurs.

Pour conclure, remarquons enfin que les choses sont encore plus passionnantes si nous les plaçons sur un plan comparatiste. À un moment où la préoccupation - fondée - des chercheurs et des hommes de science est de créer les conditions d'un dialogue interdisciplinaire sur des problèmes de réflexion épistémologique et éthique dont on ne peut plus faire l'économie, tout particulièrement auprès des jeunes chercheurs, qui seront les responsables du monde de demain, il est

certain qu'un colloque comme le nôtre suscite aussi l'intérêt dans ce contexte très actuel, et qu'il est compris comme une aide potentielle à nos doctorants, de toutes disciplines, pour construire leur espace de réflexion. Ainsi, par delà sa dimension de colloque spécialisé, il s'inscrit au cœur d'une réflexion épistémologique contemporaine, où le regard dans l'épaisseur du temps est une des formes que prend le regard panoramique : preuve, s'il en était, que Grecs et Romains nous parlent encore, et que l'actualité de l'antiquité est plus présente que jamais. Alors même que la communauté scientifique se rend compte qu'elle ne peut faire l'économie d'un métissage des discours interdisciplinaires, pour éviter le solipsisme et la parcellisation des savoirs, le grand débat du monde romain sur les relations entre savoirs spécialisés et savoir unitaire nous intéresse directement. Car l'enjeu, c'est bien de comprendre, au sens étymologique de « mettre ensemble », *comprehendere*, pour échapper à la phrase du surréaliste René Daumal, « Je sais tout, mais je n'y comprends rien », qui pourrait bien devenir le cauchemar d'une société technologique sans culture scientifique : tant il est vrai que, dans le domaine de l'épistémologie, la belle phrase de Léonard de Vinci, « Vivre, c'est comprendre », garde toute sa valeur pérenne et sa profonde dimension humaine.

CHAPITRE I

LES « SCIENCES NATURELLES »